

**Zeitschrift:** Trans : Publicationsreihe des Fachvereins der Studierenden am Departement Architektur der ETH Zürich

**Herausgeber:** Departement Architektur der ETH Zürich

**Band:** - (2013)

**Heft:** 22

**Artikel:** Lignes de pouvoir - pouvoir des lignes

**Autor:** Lambert, Léopold

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-918995>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

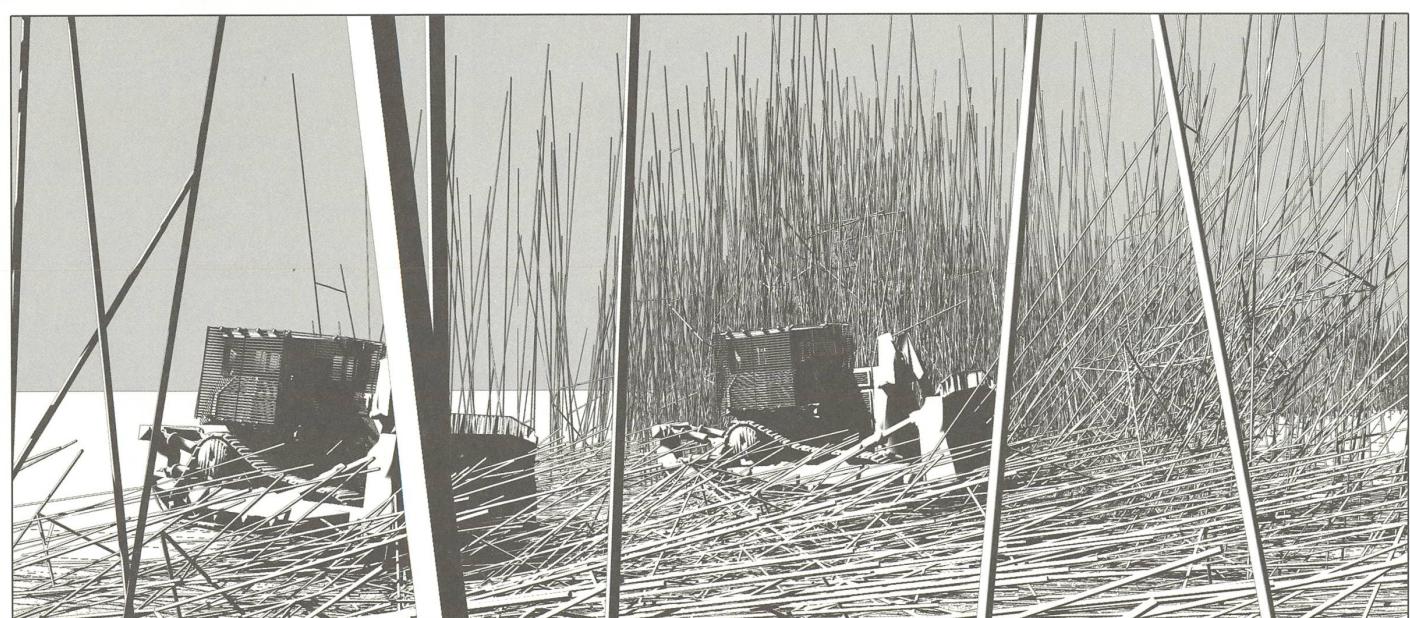
**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

LIGNES  
DE  
POUVOIR

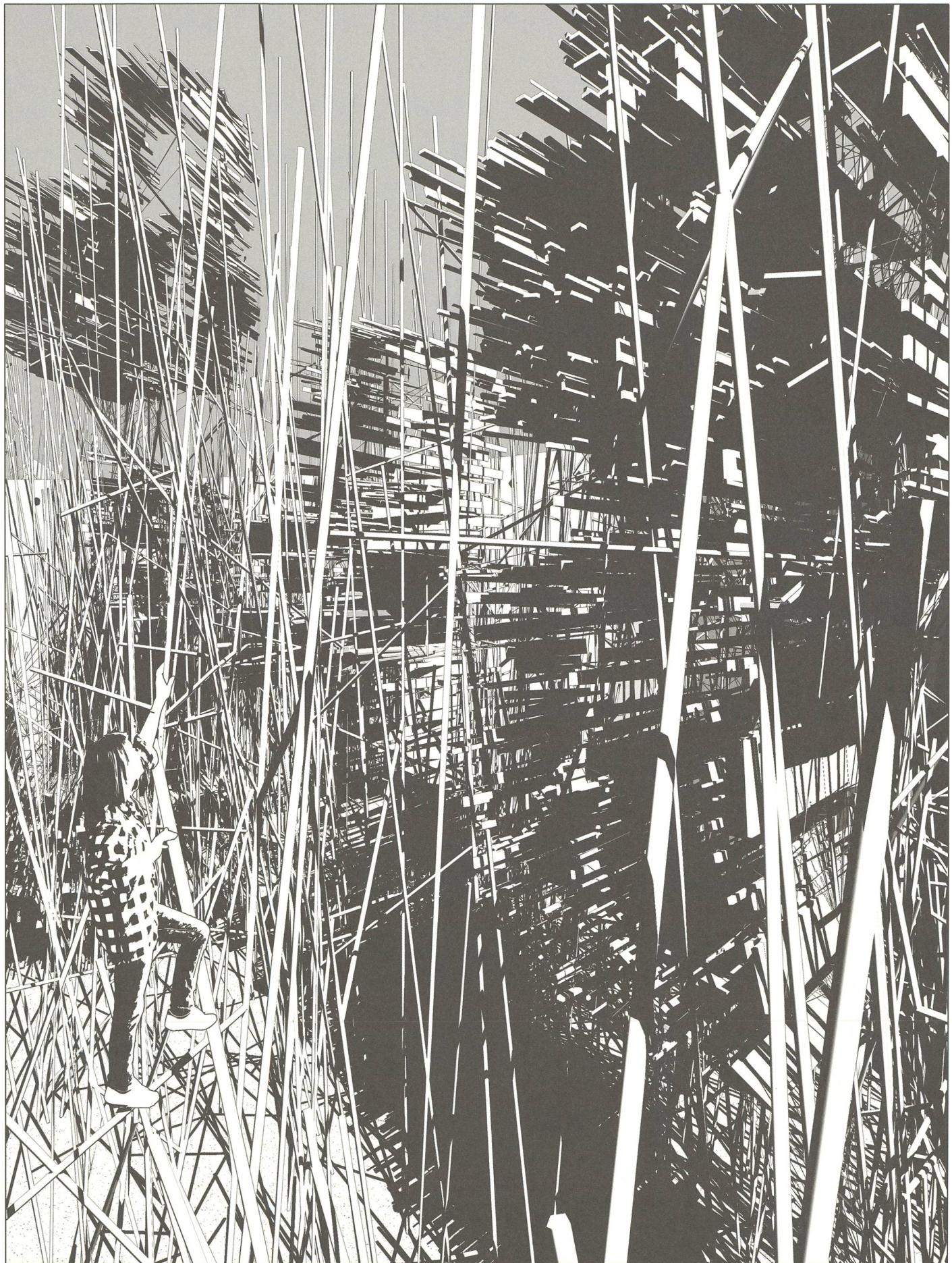
POUVOIR  
DES  
LIGNES

056

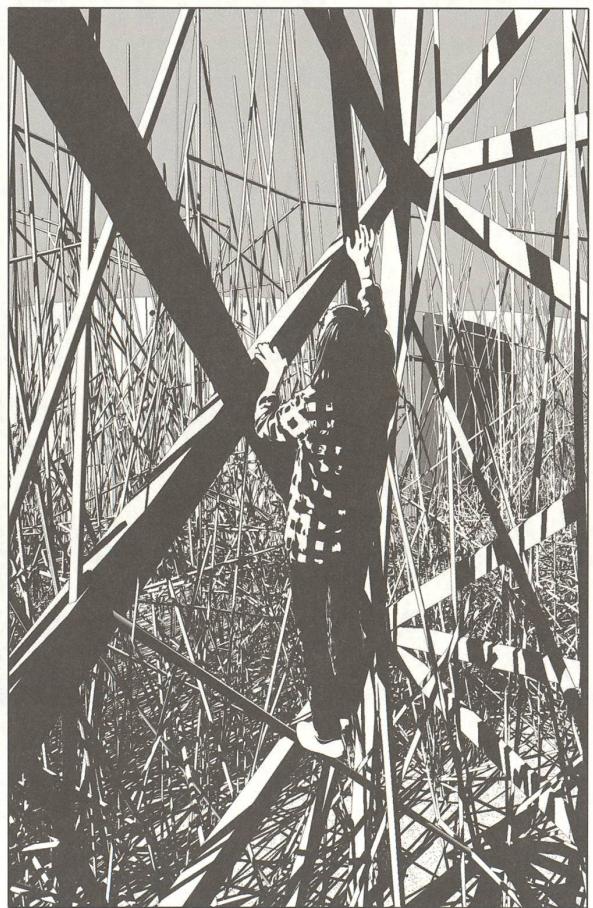
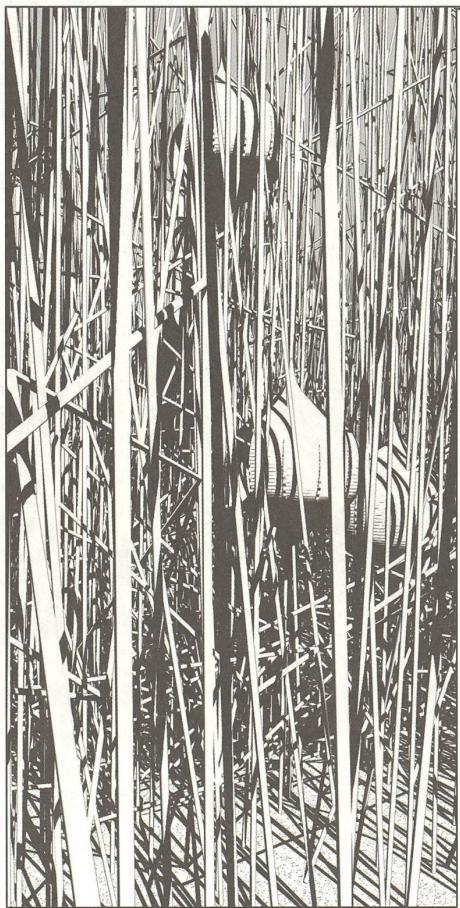
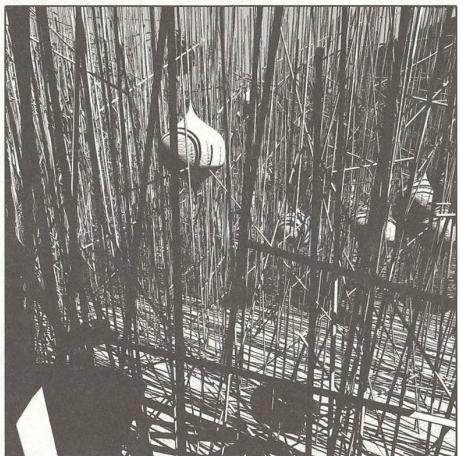
Léopold Lambert

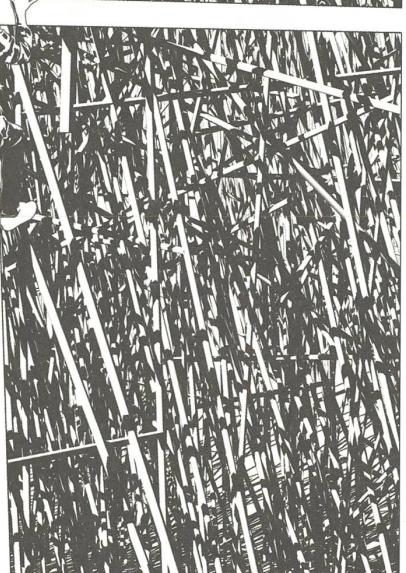
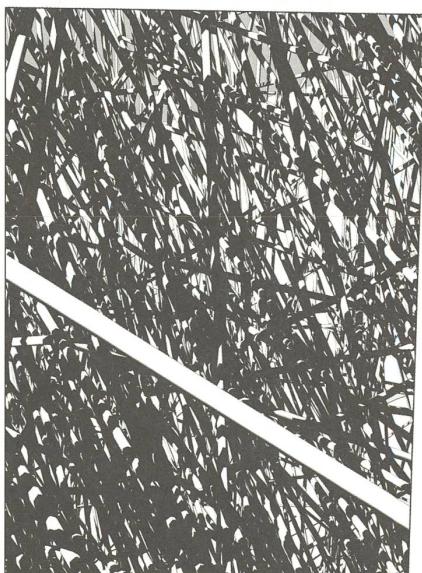
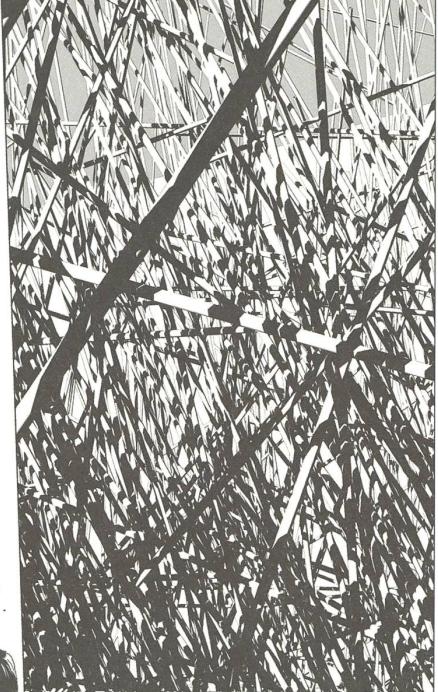
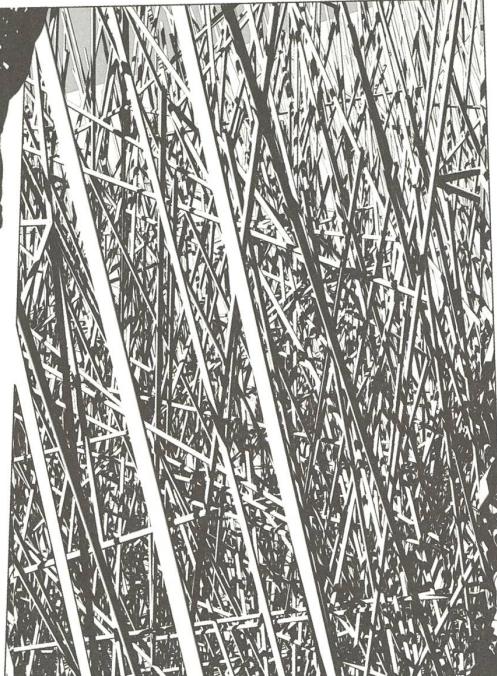
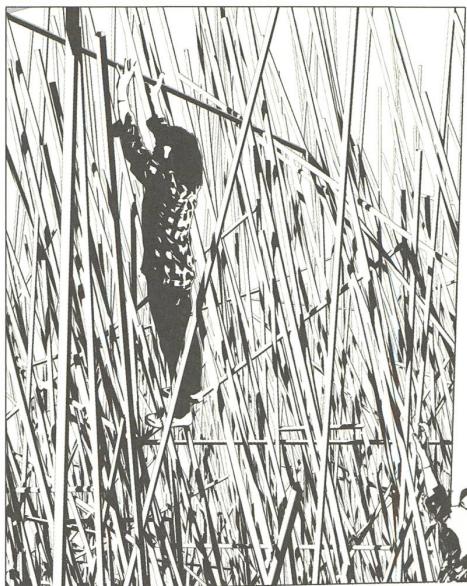






Léopold Lambert







La bande dessinée «Lost in the Line» (Perdue dans la ligne) matérialise, en quelque sorte, une allégorie de ce que je pourrais appeler mon manifeste architectural. La ligne constitue le médium que chaque architecte s'emploie à utiliser comme outil et code de représentation. Géométriquement, elle ne possède aucune épaisseur, aussi est-il difficile d'imaginer s'y perdre ! En revanche, lorsqu'elle est dessinée par l'architecte, cette même ligne est susceptible d'acquérir une épaisseur conséquente une fois transposée dans la réalité. En effet, une ligne qui devient un mur n'aura pas seulement acquis une hauteur durant la transposition de la feuille de papier à un milieu tridimensionnel, mais elle aura surtout inclus dans son épaisseur oxymore une violence envers le territoire qu'elle aura tranché et envers les corps qu'elle contrôle irrésistiblement. L'architecture est donc violente de manière inhérente, et toute tentative de désamorcer ce pouvoir sur les corps reste vaine. Peut-être peut-on, au contraire, accepter cette violence et la mettre au service de nos manifestes.

«Lost in the Line» est donc une allégorie narrative d'une telle position. La ligne y est à la fois cette figure géométrique tracée sur une feuille de papier et qui sépare le désert en deux parties, mais également une composante fractale et quasi-moléculaire contenue dans la matière sombre du graphite déposée sur le papier. Les corps, dans cette histoire, sont bel et bien soumis à la violence des lignes qui scindent l'espace tout autour d'eux. En revanche, ils s'approprient les interstices provoqués par ces mêmes lignes pour, à la fois, se déplacer en toutes directions, bâtir de nouvelles formes d'habitation, et finalement traverser la ligne originelle qui constituait pourtant une frontière impénétrable au niveau macroscopique.

Cette histoire questionne aussi le contrôle que l'architecte exerce sur son dessin, et donc sur les corps qui y sont soumis dans sa version matérialisée que nous appelons architecture. Le problème du labyrinthe est intéressant ici. En effet, le labyrinthe, dans sa forme classique bi-dimensionnelle, constitue le paradigme absolu de l'architecture transcendante qui exerce son contrôle sur ses «sujets» qui se perdent jusqu'à l'épuisement, sous le regard moqueur de l'architecte démiurge qui observe tout ça «du dessus». Cependant, la littérature de Franz Kafka a inventé une nouvelle forme de labyrinthe, celle dans laquelle même l'auteur n'échappe pas à la complexité de son œuvre. Rappelons ici qu'au-delà des labyrinthes bureaucratiques décrits dans «le Procès» et «le Château», Kafka ne semblait pas avoir déterminé ni l'ordre des chapitres du premier ni la fin

du deuxième. «Lost in the Line» met donc en scène un niveau de complexité sur lequel l'auteur de la ligne n'a aucun contrôle. La confusion entre l'auteur de la bande dessinée et celui de la ligne décrite ici est utile car elle renforce des «lignes» de subjectivité qui se réjouissent d'une telle perte de contrôle. Cette dernière, lorsqu'elle est bien pensée, permet aux corps de s'approprier, de conquérir la matière bâtie.

La figure du funambule qui parcourt les lignes dans un refus de subir leur effet scindant a également sa part à jouer dans ce manifeste allégorique. Bien sûr, elle n'est pas pour autant libérée des lignes, mais elle se joue suffisamment de leur pouvoir afin d'en subvertir leur intention première. Le 9 novembre 1989 les Berlinois n'ont pas exprimé la caducité du mur en le franchissant dans les deux directions, mais bel et bien en le gravissant et s'installant à son sommet, occupant ce petit monde de 20 centimètres de large qui entourait la partie ouest de la ville. Cet exemple a été élevé au rang de paradigme de l'architecture dite politique, en raison de la simplicité de son trait et de la filiation qu'il engendra en Palestine, à Chypre ou encore entre les Etats Unis et le Mexique. La puissance de leur ligne est, en effet, optimale mais nous serions néanmoins dans l'erreur de distinguer une architecture politique d'une autre qui ne le serait supposément pas. Toute architecture, et donc toute ligne tracée, est une arme politique, qu'elle soit pensée et dessinée en tant que telle ou non. Tenter d'échapper à cette affirmation constitue un risque certain de renforcer l'idéologie dominante.

Nos lignes ne peuvent donc pas être innocentes. Elles portent en chacune d'elles le pouvoir de subjectiver les corps. Nous nous devons de faire en sorte que cette subjectivation échappe le plus possible à un contrôle transcendental afin d'être porteuse d'un potentiel d'appropriation et d'émancipation qui est la base de toute action conscientement politique.

Léopold Lambert, né en 1985

Il pratique, chaque jour, ses trois occupations de designer, écrivain et éditeur dans son travail, au sein de son blog «The Funambulist» et précédemment, dans la création d'un livre intitulé «Weaponized Architecture: The Impossibility of Innocence».